

Médico-psychosocial - soins - santé - aller vers - accompagnement - écoute - orientation



SUDINFO

BULLETIN MENSUEL D'INFORMATION,
DE REFLEXION ET D'EXPRESSION
de la Section syndicale Sud Santé Sociaux
à destination des agent(e)s du Samusocial de Paris

Membre de l'Union
syndicale
Solidaires
N° 18
Novembre
2019

Comité Mécanique (CM) - Comité Hygiène Sécurité Conditions de Travail (CHSCT) - Droit d'Alerte

«NI LES FEMMES, NI LA TERRE» LUTTES FÉMINISTES EN AMÉRIQUE LATINE Retour sur le film documentaire

Dans le sillon du mouvement féministe argentin *Ni Una Menos*, entamé en 2015 (suite au meurtre de la jeune *Daiana García*), les différentes manifestations sont l'occasion de rendre hommage aux femmes militantes assassinées de par le monde, telles l'activiste écologique *Berta Cáceres* au Honduras, le 2 mars 2016, ou encore *Tatiana Brizuela* en Argentine. Le contexte au cours de l'année 2016 avait aussi été marqué par le meurtre d'une jeune lycéenne, scandalisant l'opinion publique, notamment de par les modalités de mise à mort décrites dans les médias (kidnappée, droguée, violée, tuée et ampalée). En 2018 la justice argentine n'a d'ailleurs retenu comme charge, contre les accusés, que la possession et la vente de stupéfiants, avec 8 ans de prison, n'ayant apparemment pas réussi à prouver qu'il y avait eu viol et consommation contrainte de stupéfiants, argumentant que *Lucía* avait déjà des rapports sexuels réguliers à son âge et qu'elle consommait habituellement des stupéfiants. Ce qui a remobilisé encore plus les mouvements féministes qui luttent contre les **fémicides**.

Dans ce film documentaire l'on parle de différentes luttes de femmes, qui souvent, au départ ne se disent pas forcément féministes : collectif de femmes du quartier *Bajo Flores*, dans la capitale de Buenos Aires ; ainsi que celle de la ville d'*Ituzaingo Anexo*, où elles luttent de pair pour leur terre et leurs droits de femmes, contre la compagnie agricole internationale **Monsanto**, qui empoisonne les sols et exploite toutes leurs richesses. Celles-ci racontent comment l'arrivée des camions et bulldozer apportent leurs lots d'hommes de la compagnie, favorisant le développement de la prostitution, de pair avec l'appauvrissement des sols et de la population. Des pères de familles se voient contraints parfois même de prostituer leurs filles pour subvenir à leurs besoins (on les appelle *Las Mineritas*, et deviennent souvent mères-filles).

Cette stratégie de lutte où droits des femmes et droit à la terre vont de pair, relève d'un concept autochtone **quechua** ancestral se révélant sous le terme "**sumak kawsay**", signifiant "**Bien vivre**". Leur slogan est explicite dans ce sens, inspirant le titre du film documentaire : "*Ni las mujeres, ni la tierra, somos territorios de conquista*" (Ni les femmes, ni la terre, ne sommes des territoires à conquérir"). Le parallélisme est fait entre "extractivisme" (extraction et exploitation des sols appauvrissant les ressources naturelles pour les populations locales, par les grandes compagnies) et le viol, summum de la violence patriarcale. La lutte des femmes, est aussi la lutte pour la préservation de la nature. Un lien explicite et plus qu'évident et naturel, pour elles, entre climat, environnement et lutte des femmes. Chose encore très peu existante en Europe ou les pays occidentaux. Ce concept "**Territoire et Corps-Femme**" est développé comme suit par *Lorena Cabnal*, figure de la lutte des femmes guatémaltèques de la montagne de *Xalapán* : "*Confrontées à trente concessions minières, imposées par la violence d'État, sur leur lieu de vie, les femmes ont développé une analyse des liens entre expropriations colonialistes de leurs territoires et violences patriarcales, et ont accouché du terme de « territoire-corps-terre »*". Elles ne se disent pas féministes ni éco-féministes. Mais demandent aux féministes et écologistes occidentales, de lutter avant tout chez elles, là où se trouvent les maisons-mères des ces compagnies internationales.

Autre particularité de ces luttes féminines en Amérique latine, est le haut niveau de politisation et degré de conscience de ces femmes, souvent issues de quartiers pauvres, et pourtant sou-

vent avec un niveau d'instruction primaire très bas. Cet antagonisme se retrouve par contre en Occident, où le niveau de politisation est très lié au niveau d'instruction.

Ces associations de femmes, pour leur défense, réalisent de nombreux ateliers, pour connaître leurs droits, apprendre à mettre des mots sur ce qu'elles vivent ou ont vécu... Durant ces ateliers, des "jeux" de mise en situation sont pratiqués. Comme par exemple celui du **cercle des violences** : plusieurs cercles sont dessinés à l'intérieur d'un grand cercle au sol, de manière concentrique. Le centre représente les pires violences qu'une femme peut subir de la part d'un homme. Plus on s'éloigne du centre, et plus les violences représentées sont "légères". Les femmes sont donc invitées, progressivement, à pénétrer dans ce cercle, si elles sont concernées par telle ou telle type de violence. Selon que les femmes ont subi des violences plus ou moins graves, soit elles restent en périphérie du cercle, soit elles continuent jusqu'à se retrouver au centre. Le cercle le plus périphérique concerne par exemple les sifflements dans la rue. Le centre, quant à lui, peut être le viol, les coups. Finalement, quasiment toutes les participantes se retrouvent au centre du cercle.

Si l'on remonte encore dans le temps, en 1986 s'est créé le mouvement *Encuentros Nacional de Mujeres*. Tous les ans elles réalisent des rencontres, avec des transsexuels, lesbiennes, homosexuels, bi-sexuels... Elle-même, faisant suite à la *III^e Conférence Mondiale des Femmes* (organisée par l'ONU) qui s'est tenue à Nairobi, au Kenya, en 1985, pour conclure et évaluer la *Décennie de la Femme*, déclaré lors de la *Conférence Mondiale de l'Année Internationale de la Femme*, en 1975 au Mexique. D'autres mouvements s'y rattachent, dans d'autres pays, comme "*Pussy Hat*", la marche des femmes aux EEUU contre Trump. Les contextes de crise politique font souvent état de violences publiques désormais contre les femmes, comme par exemple l'humiliation filmée d'une maire en Bolivie, car faisant partie du parti d'Evo Morales, arrivé au pouvoir mais contesté par un grand nombre de boliviens, récemment. Certaines auraient même été tondues. Evo Morales parle de "fascisme" contre les peuples indigènes.

Dans le film documentaire, certaines femmes n'hésitent pas à parler d'"Eglise Fasciste", pour décrire l'église argentine et son aversion contre la liberté d'avorter, et la haine qu'elle promeut contre les femmes qui souhaitent pouvoir avorter. Dans la lutte contre **Monsanto**, les antagonismes ethniques resurgissent, entre "blancs" (descendants de colons européens souvent espagnols) et les indigènes.

Par ailleurs, ces luttes en Amérique latine, nous renvoient une image assez désolante de nos luttes ici en Occident, où le répertoire d'action reste très faible. Quand ces femmes manifestent elles font des *batucadas* (ensemble musical de percussions), font preuve de beaucoup de créativité et se lient aux luttes pour l'environnement de manière naturelle.

Elles ont aussi une grande force de résilience. Pour les luttes contre **Monsanto** (notamment pour bloquer leurs camions), il faut savoir que les femmes sont victimes des casseurs de grève d'un côté, des policiers de l'autre ainsi que des hooligans de différents clubs de foot, très violents et politisés à l'extrême droite. L'Amérique latine reste perçue comme encore très patriarcale, même si les femmes chefs d'Etat existent (Michelle Bachelet au Chili, Dilma Rousseff au Brésil, Cristina Kirchner en Argentine...). Mais sans doute avons-nous aussi beaucoup à apprendre d'elles.

